

Après la crise par Léa Bismuth

. APRÈS LA CRISE

Que reste-t-il ? Cette simple question, avec si peu de mots, ouvre un monde. Que faire une fois que ça a eu lieu ? Que faire après ? Sylvain Couzinet-Jacques marche, décrit des zones sur une carte qu'il se doit d'arpenter. La crise est passée par là, ruinant l'Espagne pour mieux l'abandonner, comme un cyclone ingrat. Mais, à la différence des champs de bataille, la guerre économique a lieu sur d'autres territoires, avec d'autres conséquences. Ici, pas de destruction par le feu. Aucune tombe sur laquelle prier. Seulement un arrêt, une coupe dans le temps, sorte de glaciation de l'image. Pause. La crise bancaire, nancière et immobilière qu'a vécu l'Espagne n'est donc pas une guerre. Elle n'en porte pas les mêmes stigmates, tranchées ou murs bombardés. Rien de tout cela.

A la place, partout des panneaux « A vendre ». Des chantiers qu'un beau matin, on a décidé de négliger, les laissant à leur sort. L'hyper-spéculation qui a mené le pays à sa perte a laissé des traces, des noms enchanteurs de pacotilles : Eurovegas ou Ferrari Park. Ça fleure bon l'Amérique, le Black Jack, les voitures de sport et les starlettes à paillettes. De ce rêve grotesque, il ne reste plus qu'un peu de poussière sous le soleil brûlant. Et Sylvain Couzinet-Jacques perdu là, dans ces zones d'attente, ces secteurs certes cartographiés, bien existants, mais désormais sans utilité. Ces chantiers avortés gênent même un peu. N'y-a-t-il rien de pire que lorsque, justement, on ne peut ni arrêter ni continuer ? On laisse en suspens, on oublie, on essaie de ne pas y penser, on déserte et surtout on ne se retourne pas. Sylvain Couzinet-Jacques prend des polaroids. Tout est calme là-bas, mais il n'y a pas de banc où s'asseoir, pas de café où se reposer. Seuls les palmiers assoiffés regardent ce triste paysage : des grillages, des terrains vagues, des routes hyper modernes et goudronnées qui s'arrêtent brutalement sur le vide. Que faire ? Faire table rase, mais avec quelle détermination et pour aller où ?

. NOCIVITÉ ET DISPARITION

C'est à partir de ce blocage que la photographie intervient, sous la forme de polaroids détruits par la chaleur, fondus, aux couleurs évanouies, nous renvoyant l'image d'un monde vu avec des lunettes post-apocalyptiques. Les images sont détériorées, parce qu'il ne peut pas en être autrement. Cependant, ces images abîmées n'ont pas la petite aura facile des images faussement vieilles : elles ont la force des rescapées, des films retrouvés dans une valise cinquante ans après leur prise de vue, des lucioles dans la nuit des déserts. Bientôt, elles s'éteindront. Et c'est sur ce point que l'exposition se construit, puisque les images, dans la quasi-obscurité, finiront par disparaître car des lampes UV brûlent ce qu'il reste de chair. Cette disparition est un processus, un acte, dont l'issue est inévitable. La lumière est ici nocive, elle atteint de ses rayons, sans esquive possible. Coup de soleil. Brûlure. Danger.

La lumière noire est utilisée dans les boîtes de nuit où les corps se relâchent et s'amuse, dans les instituts où les corps brunissent pour être plus beaux et paraître plus minces, dans les banques et les casinos pour contrôler les vrais et les faux billets. Cette lumière violette est bien celle du capitalisme qui clive, sépare les riches des pauvres, le vrai du faux, les danses préconçues des night-clubs des rituels ancestraux. De cette lumière, il faut se protéger. Le risque est l'aveuglement, la rétine anéantie. Certaines photographies seront « immunisées » par des filtres. Ces images hors d'atteinte sont bien celles qui se sortent de la crise ; ce sont les banquiers qui se cachent, qui se terrent pour qu'on les oublie ; ce sont les évadés fiscaux, condamnés à se créer leur propre prison à l'air libre dans certains paradis.

. L'INDICIALITÉ EN QUESTION

L'installation photographique *Standards & Poors* est à mettre en relation avec la série *Outstanding Nominals* dans laquelle Couzinet-Jacques reprend des images d'émeutiers à capuches, aux visages absents, invisibles, non détectables. Là aussi, il leur fait subir un traitement, travaillant au corps leur nature indicielle, leur résonance d'actualité. Les images sont trouvées sur internet et certaines zones sont agrandies. Elles sont ainsi altérées, pixellisées, outées. Il obtient des sortes de suaires numériques qui n'ont plus rien de christiques. En effet, si ces « suaires » sont l'empreinte de quelque chose — pour reprendre la théorie bazinienne de l'ontologie de l'image photographique comme trace, comme le Christ laisse la marque de son visage sur le voile de Véronique — c'est bien la trace de la réalité virtuelle de l'image contemporaine dont ils témoignent : les photographies ont été prises à la volée, avec des téléphones portables ou des caméras de surveillance, pour se propager dans un ux internet qui n'a ni début ni fin, et pas vraiment d'idéologie. Sylvain Couzinet-Jacques affronte l'image photographique de plein fouet, il se frotte à sa résistance. Et c'est « au présent » qu'il opère.

After the crisis by Léa Bismuth

. AFTER THE CRISIS

What is left of it all ? This simple question, with so few words, opens up a universe. What can be done once it has occurred ? What afterwards ?

Sylvain Couzinet-Jacques walks, describing zones on a map, which he must stride across. The crisis has come this way, ruining Spain abandoning her, like a thankless cyclone. But, unlike ordinary battlefields, the economic war takes place in other territories, with other consequences. Here, no fire burning destruction. No graves to pray on. Only a stop-over, a point in time, a kind of frozen image. A pause. The banking, financial and real estate crisis that Spain has lived through is therefore not a war. It does not bear the same scars, trenches or bombed walls. None of that. Instead, "For sale" signs everywhere. Construction sites that one ne day, some decided to neglect, leaving them to their own fate. The hyper-speculation that has caused the downfall of the country has left marks, such as enchanting superficial names: Eurovegas or Ferrari Park. It smells sweetly of America, Black Jack, sports cars and glittering starlets. From this grotesque dream, only a little dust under the burning sun remains. And Sylvain Couzinet-Jacques lost here, in these waiting zones, these carefully mapped areas, well existing, but useless from now on. These aborted building sites are even a little too disturbing. Is there anything worse than when, justly, one cannot stop or continue?

One leaves it unfinished, forgotten, trying not to think about it, abandoning it mostly without ever looking back. Sylvain Couzinet-Jacques takes polaroid photographs. Everything there is peaceful, but there are no benches to sit on, no cafés to rest in. Only parched palm trees watching this sad landscape: wire fences, wastelands, modern and tarred roads that suddenly fall into the void. What can be done? Make a clean sweep, but with which determination and to go where?

. TOXICITY AND DISAPPEARANCE

It is from this "freeze" image that his photography steps in, using the form of melted and faintly colored polaroids destroyed by heat, sending us back an image of a world seen through post-apocalyptic glasses. The images are damaged, because it cannot be otherwise. Nevertheless, these ruined images do not have the slightest aura of trick photography creating old-fashioned effects: they have the strength of survivors, like films found some fifty years later in a suitcase, or like fireflies in the deserts' night. Soon, they will extinguish themselves. And it's at this point that the exhibition builds itself on, because the images, in almost darkness, will end up disappearing thanks to the UV lamps burning whatever esh remains. This disappearance is a process, an action, of which its ending is inevitable. The light is toxic here, its rays are harmful, with no dodging possible. Sunburn. Burn. Danger. The blacklight is used in nightclubs where bodies can relax and enjoy themselves, in beauty salons where bodies get tan to be prettier and to look skinnier, in banks and casinos to control real and fake bills. This violet light is really the one of capitalism, which splits, dividing rich from poor, real from fake, nightclubs' preconceived dances from ancestral rituals. From this light, one has to protect oneself. The danger is blindness, retina destroyed. Some photographs will be "immunized" by filters. These out of reach images are really of those who escape the crisis; they are the bankers hiding that go underground in order to be forgotten; they are the tax-dodgers, sentenced to find their own open air prison in certain havens.

. INDEXATION IN QUESTION

The photographic installation *Standards & Poors* is to be linked with the series *Outstanding Nominals* in which Sylvain Couzinet-Jacques takes up images of hooded rioters, with absent, invisible and undetectable faces. Here also, he makes them undergo treatment, working on their indexed nature, their modern day resonance. The images are found on internet and some zones are blowed up. They are thus distorted, pixelated, blurred. He obtains a kind of digital shroud which are no longer Christlike. Indeed, if these «shrouds» are the imprints of something – to render the Bazinian theory of the photographic image ontology as a mark, like the Christ leaving the mark of his face on the Veil of Veronica – it is really the mark of the virtual reality of contemporary image from which they testify: the photographs have been taken on the fly, with cell phones or surveillance cameras, to spread in the stream of internet that has no beginning and no end, and no real ideology. Sylvain Couzinet-Jacques faces up to photographic images with a full force, he tackles its resistance. And it's «in the present» that he operates.